

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

	10X		14X		18X		22X		26X		30X	
					✓							
	12X		16X		20X		24X		28X		32X	

LE - COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

4e année, N^o 6 — Juin 1889 — No 36 de la fond.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er janvier. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada.

AUX ABONNÉES DU "COUVENT"

Ce numéro arrive bien tardivement. A quoi tient ce retard ; ce ne peut-être un oubli ? Des circonstances exceptionnelles en ont été la cause. Malgré toute la diligence possible, nous n'avons pu en entreprendre l'impression que dans la dernière semaine de juin, bien que tout fut prêt bien avant ce temps. Nous n'ignorons pas que plusieurs de nos lectrices seront sorties du pensionnat et retournées au milieu de leurs familles. Nous l'en expédierons pas moins comme par le passé ; prière aux personnes qui ne le recevraient pas de nous en donner avis, *au plus tôt !* Nous nous ferons un plaisir de l'envoyer à leur nouvelle adresse. Un tel retard est, nous le comprenons, disgracieux ; nous espérons être excusable en disant qu'il nous est involontaire.

On relira avec profit dans le numéro de juin 1888 : *Portrait de la bonne jeune fille dans ses rapports avec sa mère à la maison, durant les vacances.*

Nous aimons à croire que toutes les abonnées du *Couvent* lui continueront leur haut et puissant patronage comme auparavant : il lui est plus que jamais nécessaire.

Monsieur Baillaigé est arrivé sain et sauf en Irlande, après une heureuse traversée de dix jours. Il n'a pas éprouvé le mal de mer et compte que vos bonnes prières lui ont été efficaces.

H. M.

MES DEUX MÈRES

A MON AMIE EUGÉNIE G.

Pensionnat des Ursulines. Les Trois-Rivières.

Quand j'entrai dans la vie, une femme au regard caressant me reçut dans ses bras tremblants, me pressa sur son cœur ému, et pendant qu'une larme de bonheur perlait à sa paupière attendrie, tout-bas, m'a-t-ou dit, elle remerciait Dieu de lui avoir donné un ange de plus pour réjouir et charmer son existence : c'était *ma Mère de la terre !* Du haut du ciel, meilleure et plus tendre encore, une autre Mère souriait à la petite enfant qui venait de naître, qui n'avait de la vie que le souffle et qui, pourtant, allait grandir, croître, comprendre et devenir capable d'aimer et de souffrir : c'était la Reine des Anges, *ma Mère du ciel !*.....

Les jours et les mois s'écoulèrent... Et durant ce temps, toujours je vis une figure douce et rayonnante, amoureusement penchée sur mon berceau, épiait mon premier sourire, attendant ma première caresse et déposant à chaque instant sur mon front pur de longs et caressants baisers, en me nommant son *bijou*, son *trésor*, son *ange* et en m'adressant ces divines paroles de tendresse comme les chérubins en inspirent aux mères. Celle qui parlait ainsi, c'était encore *ma Mère de la terre !*.....

Fuis, quand ma langue se délia, que mon intelligence s'ouvrit aux premières lumières de la raison, c'est elle qui me fit connaître *ma Mère du ciel*. Je ne savais pas ce que c'était qu'aimer, et mon âme entière s'élançait vers elle. Assise sur ses genoux, la tête appuyée contre son cœur, quand je la caressais et la couvrais de baisers, ou bien quand, espiègle enfant, suspendue à son cou, je jouais dans ses cheveux, en tirant malicieusement les boucles soyeuses, " *Enfant,* " disait-elle en m'embrasant, " tu le dois mille fois à la reine des anges, *ta Mère du ciel.* " Puis le soir, quand elle me berçait pour m'endormir, quand elle me déposait dans mon blanc petit lit et veillait auprès de moi jusqu'à ce que mes paupières fussent closes, " *Enfant,* " murmurait-elle en me

joignant les mains, “ donne ton cœur à ta *Mère du ciel* ”.....

“ Ainsi l'une inspirait à celle de la terre
 “ Un amour plus touchant, des soins plus précieux
 “ Et l'autre, s'oubliant pour être mieux ma Mère,
 “ Reportait mon amour vers la Reine des cieux. ”

Dès que je pus marcher, ma Mère, par un beau jour, me conduisit à l'autel de la Vierge. et là, après avoir prié longtemps. elle me prit dans ses bras et me montrant la Madone : Voici l'image de ta *Mère du ciel* ; aime-la bien, mets-en elle ta confiance et prie-la un peu tous les jours. ”

Quelques années se passèrent. J'avais encore ma *Mère de la terre* auprès de moi, et mon enfance s'écoulait joyeuse et paisible à l'ombre de ses ailes. Elle épanchait dans mon âme tous les trésors de son cœur : amour pur, attachement sincère, tendresse ardente, foi vive, piété vraie et surtout ses sentiments d'affection filiale pour la sainte Vierge. Je grandissais, le nom de Marie sur les lèvres..... Les paroles de ma Mère, ses leçons si douces et si touchantes se gravaient profondément dans ma jeune imagination. Elles y ont laissé une impression que treize années n'ont pu effacer...

Un jour vint, (triste et douloureux souvenir à ma jeunesse,) où Dieu rappela vers lui ma *Mère de la terre*. Avant de partir, cette angélique Mère me fit venir auprès d'elle et là, avec un regard empreint de tristesse et plein d'amour : “ Viens, enfant, ” me dit-elle dans un *dernier baiser*, “ viens, et reçois mes adieux... je m'en vais là-haut, mais *toujours je serai ta mère* ! Ici-bas je te laisse à la garde de ta *Mère du ciel* ! ”

“ Et je ne la vis plus ma *Mère de la terre* ;
 “ Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
 “ Inconsolable enfant, je demandais ma Mère,
 “ Elle était sur le cœur de la Reine des cieux ! ”

Je ne sais pas ce qui se passa dans mon âme, mais quand je n'entendis plus sa douce voix résonner à mon oreille, quand je ne la vis plus accourir à mon appel, sécher mes pleurs, me prodiguer ses soins touchants et empressés, le vide, un vide immense que rien ne pouvait combler, se fit dans mon pauvre petit cœur ; et, à tra-

vers les larmes amères qui voilaient mon regard, je contemplais la voûte azurée du firmament, en répétant tristement à ceux qui essayaient de me distraire et de me consoler : *mes deux meres sont dans le ciel !* "...

Aujourd'hui j'ai dix-sept ans. J'ai dit adieu aux gracieux sentiers de l'enfance et me voilà cheminant dans les vertes allées de la jeunesse. Un ange aimé, doux hôte de mon cœur, s'est fait le compagnon inséparable de ma vie. Il est toujours là soutenant mon courage, ranimant mon espérance, charmant mes réminiscences, embaumant mes rêves et fortifiant mon cœur ; cet ange, il a nom *souvenir de ma mere de la terre*. Il a grandi avec moi, il ne m'a pas quittée un seul instant et il ne me quittera jamais. C'est sur ses ailes et en le caressant *une dernière fois* que je m'en volerai vers Dieu. Bientôt peut-être l'heure du départ sonnera pour moi aussi. J'irai revoir ma *mere de la terre*, m'unir à elle pour aimer et bénir à jamais *ma mere du ciel*. Ah ! quelle que soit la longueur de la route que j'aie à parcourir, quelles que soient les ronces et les épines du chemin, pourquoi craindrais-je ? J'ai *deux meres* qui veillent sur moi, qui me protègent et me bénissent, toutes deux, bonnes et puissantes ! Pour arriver jusqu'à elles j'aurai à souffrir, à pleurer peut-être ? " La vie, hélas ! est un douloureux calvaire que chacun gravit en portant sa croix. " Mais pour me consoler je n'ai qu'à lever les yeux, et je les vois *toutes deux*, m'appeler et me tendre les bras. Ah ! malgré mes pleurs, malgré mes ennuis et mes soucis je peux sourire toujours et espérer : *mes deux meres sont dans le ciel !.....*

FIOR-ANGELA.

24 mai 1889.

Il nous a été impossible de publier la poésie, *Fraternelle affection*, faute d'espace.

— Réflexion d'un philosophe :

" Je méprise la femme qui prise, mais je prise celle qui reprise.

Revue de musique au pensionnat de la C. de N.-D.
Joliette, 28 mai 1889

ENTRÉE " Witches Flight " Duo
Principes de la classe élémentaire

DIV. NOM DU MORCEAU	EXÉCUTÉ PAR MELLES :
1 Spring ! Gentle spring	A. Rivet, E. Lassiseraye
2 La Chatte Blanche	A. Rivard, L. Rivet
3 Old Folks at Home	M. D'Aoust, L. Rivard, M. A. Leprohon, B. Bélisle
4 Morning	E. Lassiseraye, M. Che- valier, H. Soumis
5 Wild Rosebuds	Y. Davis, E. Desroches, A. Leprohon
6 Sweet Williams	L. Boulet, A. Mousseau, H. Renaud
7 Dance of the Gipsies	M. Ferland, D. Mignan, D. Rivet

Principes de la 2e classe

8 Souvenirs de Londres	M. Coffin, H. Rivard, M. Renaud
9 Oft in the Stilly Night	B. Bélisle, J. Danforth, A. Leprohon

CHANT : Les quatre Hirondelles

Principes de la classe supérieure

10 La Perle du soir	H. Lippé, L. Deslong- champs, G. Boisvert
11 Guillaume Tell	A. Basinai, R. Olivier, L. Provost
12 Titania	J. Davis, A. Desrochers, E. Labrèche
13 Faust	E. Labrèche, M. L. Che- valier, L. Rivard
14 Robin des Bois	H. Higgins, R. Leprohon
15 Une petite Histoire	L. Higgins, H. Renaud, S. Davis

CHANT : Un jour de mai

FINALE : Les Carabiniers. Duo.

UNE PAGE DE MON JOURNAL

(Pour le Couvent.)

Aujourd'hui le temps est magnifique, tout est gai dans la nature, c'est le printemps, c'est la vie, c'est l'espérance. Quelles beautés dans mon bocage, les cerisiers, tout en fleurs, répandent le plus suave parfum, l'hirondelle, avec sa sollicitude de mère, porte la nourriture destinée à sa couvée et le charmant oiseau-mouche vole sur les fleurs pour en sucer le nectar. Oh ! oui, tout sourit, tout invite à la réjouissance. Pour moi, seule, je suis mélancolique, silencieuse, je ne prends aucune part à tous ces bonheurs si doux ; je suis insensible à tous ces charmes de la nature qui, autrefois, suffisaient seuls pour me rendre joyeuse lorsque mon cœur éprouvait quelque peine. Mon âme tout entière à l'idée de la séparation, de l'adieu suprême, a perdu sa gaieté ordinaire. Oui, dans peu de temps il me faudra tout quitter, parents, amis, tout ce que j'affectionne le plus, pour aller sur une terre étrangère, travailler aux intérêts de Jésus et à l'éducation de la jeunesse. Cependant ma tristesse est mêlée de joie, je sais que sous les épines de mon sacrifice il y aura de bien douces fleurs.

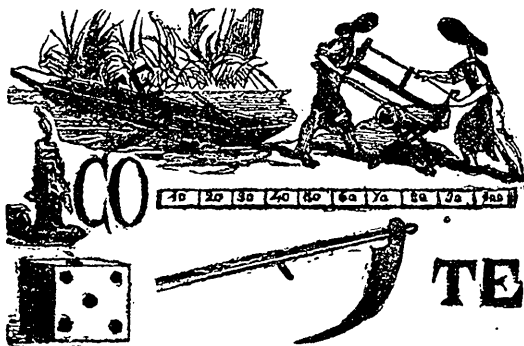
Enfin je laisse ces réflexions qui me font couler des larmes et je quitte mon bocage parce qu'il est trop plein de mes idées. Mais où donc aller pour me distraire ? Que faire pour me remettre la tête ? Ah ! j'y suis, je vais pêcher. Vite, je prends mon hameçon et je descends à la hâte le sentier qui conduit au ruisseau. À peine arrivée au bord de l'eau, je ne pense plus à m'amuser, mes idées reprennent tout leur empire sur moi. Je jette ma ligne à l'eau sans m'en occuper, je m'assieds sur une roche et j'admire la nature : à mes pieds passe le petit cours d'eau limpide. Je suis à écouter son doux murmure et à regarder l'eau qui fuit pour ne jamais revenir. Je me dis : Oh ! comme toi, eau pure, je pars et je ne reviendrai plus. O ruisseau enchanteur, toujours tu seras fidèle à faire entendre ta douce musique, mais moi e n'y serai pas toujours pour l'écouter. Dans quelque temps, il ne me restera de cette heure délicieuse, que le

souvenir. Je ne viendrai plus m'asseoir sur cette roche à l'ombre du grand peuplier, je ne cueillerai plus ces humbles fleurettes dont je fais un bouquet pour offrir à la Vierge Marie, je n'entendrai plus le gai concert des chœurs de la nature. O vallée, tu es bien solitaire, mais tu le seras encore plus dans quelques mois, personne ne viendra chercher le bonheur ici, et lorsque les échos de mes derniers adieux se seront fait entendre, je t'aurai quittée pour toujours et déjà j'aurai goûté la paix des Epouses du Christ. Je t'abandonne, ô mon séjour de prédilection, mais ton souvenir vivra dans mon cœur comme celui de mes bons parents. Je ne serai pas ingrate pour les heures de douces rêveries que j'ai passées ici, et quand le temps aura flétri ma jeunesse, je reviendrai par la pensée me promener sous tes frais ombrages et savourer de nouveau le bonheur que tu as procuré à mes dix-huit printemps.

MARIE-ELMINA G.

Ancienne élève de SS. de la Charité de Rimouski.
Rimouski, mai 1889.

REBUS



RÉPONSE AU REBUS DU NUMÉRO DE MAI :

La louange est quelque fois bien dangereuse.

LA loue ange, haie, quelques fouets, bien, dent ge
REUSE.

ONT DEVINÉ :

Miles J. Danforth,	Congrégation N.-D. Joliette
L. Higgins	“ “
H. Lippé	“ “
C. Désormiers	“ “
M. Rivet	“ “
A. Basinais	“ “
R. Leprohon	“ “
V. Leprohon	“ “
L. Deslongchamps	“ “

PIANOS SOHMER

Les pianos Sohmer sont préférés par les véritables artistes dans tous les Etats-Unis et le Canada. Ils ont été adoptés aux couvents de *Villa Maria*, *Sarè-Coeur*, (Manhattanville) collèges de Montréal, Rigaud, etc., ainsi qu'aux conservatoires de New-York, Philadelphie, Boston, N. Y, College of music, etc, etc. Comme pureté de son, sonorité et solidité, ils sont insurpassables. Seuls agents Lavigne et Lajoie, 1657 rue Notre-Dame, Montréal.

LES PLUMES JETÉES AU VENT

Une femme s'accusait un jour à saint Philippe de Néri d'être trop portée à la médisance. Le pieux confesseur lui demanda :

“ Ce défaut est-il habituel chez vous ?

— Hélas ! oui, répondit-elle.

— Vous y tombez tous les jours ? reprit le saint.

— Tous les jours, avoua l'humble femme, et souvent plusieurs fois dans un jour. ”

En présence d'un aveu si sincère et si prompt, saint Philippe comprit que dans la coupable habitude de cette chré-

tienne, il y avait plus d'étourderie et de légèreté que de perversité réelle. Il fallait avant tout l'éclairer sur l'énormité des conséquences produites par le péché qu'elle commettait avec une si déplorable facilité. "Ma chère fille, lui dit le saint, votre faute est grande, mais la miséricorde de Dieu est grande aussi. Toutefois, le courage vous est nécessaire, si vous voulez triompher de cette fâcheuse habitude. Pour votre pénitence, voici ce que vous ferez. Vous irez au marché voisin, vous achèterez une poule récemment tuée et couverte encore de ses plumes. Puis vous vous acheminerez hors la ville en faisant plusieurs longs détours et en plumant la poule, que vous tiendrez entre vos mains pendant toute la durée de la promenade. Votre course finie et la poule plumée entièrement, vous reviendrez me trouver."

On imagine l'étonnement de la femme en entendant un pareil langage. Le saint était incapable de plaisanterie, mais quelle singulière pénitence !...

"J'obéirai, mon père, répondit-elle néanmoins, en dépit des objections qui s'élevaient dans son esprit."

Et aussitôt, elle se rend au marché, achète une poule, et tout en avançant, elle se met à la plumer.

La dernière plume arrachée, elle revient vers son confesseur avec un empressement qui n'était pas sans quelque mélange de curiosité.

"Ah ! dit le saint, en revoyant sa pénitente, voilà qui est bien, et vous avez fidèlement rempli la première partie de mon ordonnance comme médecin de votre âme. J'espère qu'il en sera de même de la seconde, et alors certainement vous serez guérie. Retournez aux lieux d'où vous venez, et, passant par les mêmes chemins, ramassez une à une les plumes de la poule semées tout le long de la route.

— Mais c'est impossible, mon Père, c'est impossible ! s'écrie la pauvre femme au comble de la surprise. Je les ai laissés tomber au hasard, de tous les côtés, le vent a dû les emporter dans les directions les plus différentes. Comment voulez-vous, mon Père, que je puisse les retrouver maintenant ? J'y perdrai inutilement des journées entières.

— Eh bien, mon enfant, reprit alors gravement le bon religieux, eh bien ! les médisances, les calomnies sont comme ces plumes que vous renoncez à rattrapper quand une fois le vent les a dispersées. Vos paroles meurtrières sont tombées dans toutes les directions : elles ont été recueillies par une foule d'auditeurs qui à leur tour les ont répandues au hasard. Rattrapez-les à présent si vous pouvez !...

— Ah ! mon Père, que cela est vrai ! dit la pénitente frappée comme d'une soudaine lumière ; comment n'y avais-je pas pensé ? Je suis bien résolue de ne plus retomber à l'avenir dans une faute si irréparable... ”

Et elle fut effectivement corrigée de sa mauvaise habitude.

* * *

La nature humaine, ma chère enfant, est sujette à contracter tous les défauts, tous les vices ; mais c'est un fait d'expérience, que le penchant à la médisance est un de ceux qui se développent le plus rapidement chez les jeunes filles, si elles n'y prennent garde.

Vous venez d'entendre de la bouche d'un saint combien ce défaut est grave et quelles affreuses conséquences il entraîne. Jugez après cela s'il importe que vous vous surveilliez sous ce rapport avec une attention toute spéciale.

Comment se forme la mauvaise habitude de médisance ? comment la prévient-on ? comment la corrige-t-on ? C'est ce que nous avons à vous dire.

On ne devient pas médisante tout d'un coup, pas plus qu'on ne devient tout d'un coup capricieuse, méchante ou paresseuse. Les vices, comme les vertus, naissent par degrés. Il y a cependant cette différence, remarque un auteur, que les premiers, comme les maladies, *viennent au galop et s'en retournent au trot* : c'est le contraire pour les secondes.

On commence donc par lancer un mot peu charitable à l'adresse d'une compagne ; le mot est accueilli ; il est commenté, répété. C'est un encouragement pour la pauvre petite fille qui s'est laissé glisser sur cette pente. Bientôt elle revient à la charge, elle apporte à la conversation son contingent de traits malicieux, de rapports dé-

sobligeants. L'habitude est prise, on retombe chaque jour dans la même faute. C'est une manie, un besoin, parfois une passion. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on ne s'aperçoit presque plus qu'on offense Dieu ; la voix de la conscience a été étouffée et ne se fait plus entendre. On viole le plus grand commandement de la loi chrétienne, après celui de l'amour de Dieu, sans inquiétude ni remords.

Comprenez-vous, chère enfant, à quel danger s'expose la jeune fille qui prend l'habitude de médire et combien il est nécessaire de combattre cette habitude, dès l'enfance, avant qu'elle ait pu s'enraciner dans notre âme ?

Pour cela, il faut ne *rien* se permettre qui soit contraire à la charité. Si vous vous dites que vous saurez distinguer entre ce qui est léger et ce qui est plus grave, vous ne tarderez pas à tomber dans tous les excès des langues médisantes. Un mot en appelle un autre, on ne peut plus se retenir. Le seul moyen de pas dire beaucoup de mal du prochain, c'est de n'en pas dire du tout.

En second lieu, imposez-vous une petite pénitence à chaque fois qu'il vous arrivera de parler désavantageusement de quelqu'un. Vous deviendrez ainsi plus attentive à l'avenir.

Enfin, si vous voulez sûrement ne pas contracter une habitude dont on ne saurait trop se garantir, faites comme les malades : ils ne se bornent pas à éviter ce qui occasionne leurs souffrances, ils agissent dans un sens opposé : ils combattent le froid par le chaud et la faiblesse par des remèdes fortifiants. Le moyen vraiment efficace de ne pas médire de son prochain, c'est de s'étudier à en *dire du bien*.

TRAIT.

Saint Augustin avait une telle horreur de la médisance qu'il fit graver dans sa salle à manger une sentence en vers latins, dont voici la traduction :

Loïn d'ici, médisants, dont la langue coupable
 Déchire l'honneur des absents :
 On ne permet à cette table
 Que des entretiens innocents.

BELGICUS.

S'adresser à Henri Martel, Joliette, pour tout ce qui regarde *l'Étudiant*, le *Couvent*, les *Coups de Crayon*, le *Dictionnaire des verbes irréguliers*, celui des *Homonymes*, *Histoire d'un établissement paroissial*, *Ris et Croquis*, etc., etc.

STYLITE

XV

A partir de ce moment fut organisée, autour de Stylite, ce que l'on pourrait appeler la Conspiration du mariage.

M. de Lendeven, malgré sa répugnance instinctive pour une union qu'il ne désirait pas, pour un gendre qu'il n'aurait pas choisi, ne put se défendre de communiquer à sa femme la demande qui venait de lui être faite.

— Je me charge de tout ! répondit la mère.

Cela signifiait :

— Le mariage se fera.

Un mariage ! n'était-ce pas le meilleur moyen d'empêcher Stylite de se jeter dans un cloître.

— Songe au bonheur de Stylite, dit le père.

— Et à ton salut ! ajouta madame de Lendeven.

— On trouve encore dix mille francs.

— Oui, mais les gendres riches sont rares...

— Tu sais que les idées de Stylite...

— Étaient celles d'une pensionnaire... Depuis trois ans, je crois avoir gagné quelque peu de terrain ; elle est pieuse... donc elle doit obéir ..

M. de Lendeven soupira.

Il savait obéir depuis vingt-cinq ans, lui !

Madame de Lendeven changea subitement à l'égard de sa fille.

Elle se montra tendre, caressante, expansive ; elle l'entoura de caresse ; elle alla même jusqu'à lui faire l'éloge

de mère Ste-Madeleine et de sœur des Cinq-Plaies. Stylite crut à un renouvellement absolu de l'âme de sa mère ; elle se dédommagea d'une contrainte de longues années ; elle épancha une tendresse comprimée jusque-là et sentit que sa mère devenait une vraie mère pour elle...

Ou plutôt, elle crut. Les âmes droites et loyales comme la sienne ne supposent jamais chez les autres une arrière-pensée.

Cette vie intime, qu'elle n'avait jamais goûtée, sembla merveilleusement douce à la jeune fille.

Elle n'eut plus de craintes, d'appréhensions ni de trouble.

Elle se montra ce qu'elle était, remplit la maison d'une joie charmante, et se paraît de son bonheur avec une adorable grâce.

— Elle est bien disposée... pensait la mère.

— La perdre, m'en séparer, se disait M. de Lendeven.

M. Sauvage, secrètement conseillé par une amie intime de la maison, fit une visite particulière à la mère de Stylite.

Marier sa fille à un homme riche ne lui suffisait pas. Le contrat de mariage devait établir la position de Stylite d'une façon avantageuse.

Ne faut-il pas tout prévoir : veuvage ou séparation... Notre société est à ce point malade que, si on ne l'avoue pas, on en songe pas moins à cette circonstance.

On ne peut pas se convenir.

Or, madame de Lendeven réduisait ce mariage à une question d'argent.

M. Sauvage se montra disposé à faire tous les sacrifices. Stylite lui plaisait par ses côtés sérieux. Il trouvait juste que, si le coup de boutoir d'un sanglier le tuait subitement, sa veuve put garder un état de maison convenable. Il lui eut répugné de traiter ces questions avec Stylite, il en passa donc par tous les désirs multiples et explicites de madame de Lendeven, à qui il baisa la main en signe de respect et de reconnaissance.

— Ecoutez, dit la mère, vous épouserez Stylite... Je sais qu'elle a rêvé le couvent comme toutes les petites

filles qui y ont été élevées ; mais vous ne vous effraierez pas de la répugnance qu'elle montrera pour une union que je trouve convenable sur tous les rapports. Vous la verrez dimanche chez le préfet ; dansez avec elle, faites-lui votre cour, et, dans un mois...

L'échéance arrivait juste à cette date.

Madame de Lendeven s'occupait tout de suite de faire arriver les papiers nécessaires à la célébration du mariage. La douceur, l'aménité, la gaieté régnaient toujours dans la maison.

Le bal du préfet fut brillant.

M. Sauvage se montra empressé. Stylite, indifférente aux hommages, ne remarqua pas les siens. Elle fut, comme toujours, d'une modestie touchante. On eut dit une Esther, moins Assuérus et le trône de Perse.

Sans qu'elle s'en doutât, on commanda le trousseau ; les tapissiers recevaient des ordres pour le château du futur. Autour d'elle chacun savait de quel événement il s'agissait dans la famille. Elle seule ne se doutait de rien.

On la laissait libre d'aller à l'église, de prier, d'assister à la messe. Elle se replongeait dans la vie de piété, qui était son existence propre.

Jamais, depuis sa sortie du couvent, elle ne s'était sentie aussi heureuse.

— C'est un miracle, un vrai miracle, disait-elle.

Et Stylite remerciait Dieu.

Il fallait bien cependant que le mystère perdît ses voiles.

La bombe devait éclater.

M. de Lendeven était rêveur et triste.

Il se regardait comme coupable de trahison envers sa fille. Quand il l'embrassait, les larmes lui venaient aux yeux. Il eut voulu parler... Mais que dire ?

Pouvait-il la défendre ?...

La défendre, il se sentait perdu !

Un malheur, de quelque genre qu'il fut, planait sur la famille.

Nous avons dit que, depuis trois semaines, Stylite goû-

tait une paix heureuse. Un soir, revenant du couvent où elle avait travaillé tout le jour à une chape de lampas blanc, dont l'étoffe provenait d'une robe de mariage, elle trouva sa mère seule au coin de la cheminée du salon.

La lumière rare tombait sur le visage pâle et amaigri de madame de Lendeven.

Elle portait une robe noire. Tout concourait à lui donner, ainsi qu'aux objets dont elle était entourée, une apparence de souffrance et de désolation.

— Où est mon père ? demanda Stylite.

— Chez son notaire, répondit madame de Lendeven d'une voix sombre.

— Est-ce que ?... demanda Stylite, qui ne put achever

— Oui, dit la mère.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

— Ton père donne sa démission, dit madame de Lendeven.

— Lui ! s'écria Stylite en se levant toute droite, lui ! donner sa démission ! renoncer à une carrière qu'il a remplie avec tant d'honneur, et qu'il honore si bien : vous n'y pensez pas, ma mère !

— Je ne pense qu'à cela, répondit-eile.

— Et la sœur de notre cousin...

— Exige et a le droit d'exiger un remboursement.

— On emprunte, dit Stylite.

— A qui ? demanda la mère.

— A des amis.

— Nos amis sont comme nous, des fonctionnaires ! Triste chose, mon enfant, situation honorable qui vous permet de vivre de privations pendant toute une vie. Et, dépit de l'insuffisance des appointements, il faut recevoir, s'habiller convenablement et donner à ses enfants une éducation brillante. Encore ne devons-nous pas nous plaindre ! Je connais des hommes de l'âge de ton père et qui sont entrés en même temps que lui dans l'administration, eh bien ! ils végètent, eux, leur femme et cinq enfants dans une sous-préfecture, avec une place de deux mille francs d'appointements. Ton père a trente-

cinq ans de services actifs, il demandera sa retraite.

— L'inaction le tuera, dit Stylite.

— Oh ! ce sera sa mort, je ne le pressens que trop, dit madame de Lendeven.

— Et pas un moyen de salut ?

— Rien ! dit madame de Lendeven d'une voix désespérée.

Stylite sanglotait.

Sa mère s'approcha, la prit dans ses bras et lui baisa les cheveux.

— Comme tu aimes ton père ! dit-elle.

— Plus qu'il ne peut le comprendre, plus que tu ne le crois !

— Tu le préfères à tout ?

— Je vous aime tous deux.

— Ce n'est pas cela que je veux dire... tu comptais ton bonheur pour rien en songeant à celui de ton père.

— Sans doute.

— Aucun sacrifice ne te coûterait pour lui ?

— Aucun ! ma vie s'il le fallait.

— La mort ne sert à rien, ma fille, c'est l'existence qui peut être bonne à quelque chose.

— Ah ! je lui dévoue la mienne...

— Sans regrets ?

— Avec joie !

— Sauve-le donc ! s'écria madame de Lendeven triomphante.

— Comment ? oh ! comment ? demanda Stylite les mains jointes, les yeux pleins de larmes...

— Épouse M. Sauvage.

Stylite jeta un cri et cacha sa figure dans ses mains.

— Ah ! tu vois, dit sa mère, je le savais bien, va ! On dit : je donnerais ma vie : on se sert de grands mots, on monte, en idée, sur le bûcher d'Isaac, mais quand vient réellement l'heure de se montrer grande, dévouée, héroïque, on redescend des hauteurs de son sacrifice, et l'on demande simplement à nouer un bouquet de fête... La foi dont tu fais profession ne va pas jusque-là. Tu aimes Dieu et tu observes ses commandements, mais pas au point d'empêcher la mort de ton père !...